



HAL
open science

Louison Bobet (1925-1983), champion cycliste des premières Trente Glorieuses

Dominique Lejeune

► **To cite this version:**

Dominique Lejeune. Louison Bobet (1925-1983), champion cycliste des premières Trente Glorieuses. 2020. hal-01472975v3

HAL Id: hal-01472975

<https://hal.science/hal-01472975v3>

Preprint submitted on 8 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Louison Bobet (1925-1983), champion cycliste des premières Trente Glorieuses

par Dominique Lejeune, Prof Dr Dr

Le palmarès de Louis, dit Louison, Bobet (1925-1983), coureur cycliste professionnel de 1947 à 1961, est extrêmement riche, avec notamment 122 victoires en professionnel. Dans la France de la fin des années d'après-guerre et du début des Trente Glorieuses, il a joui d'une très grande popularité. Bobet est aussi le champion breton d'une France centralisée qui s'essaie à la régionalisation et d'une province qui se modernise à grands tours de roue.

Ses origines familiales sont typiques de cette époque de l'histoire du sport et elles jouèrent un rôle non négligeable dans la construction de son image et de sa popularité. Ses parents sont tous deux nés dans de petits bourgs d'Ille-et-Vilaine en lent déclin démographique, Pacé et Gévezé. Ils se sont installés, juste après leur mariage, dans un troisième bourg d'Ille-et-Vilaine, d'alors 2 500 habitants, Saint-Méen-le-Grand, le 1er juillet 1923. Le patronyme de la mère est Le Métayer, mais ces ruraux ne sont plus paysans, à la différence des parents du Normand Jacques Anquetil : c'est en tant que boulangers qu'ils s'installent, dans une commune qui compte sept autres boulangeries. Cela fait une clientèle moyenne de 312 personnes : ce qui attire le père — il s'appelle Louis Bobet, ne sera jamais attiré par le poujadisme et pratique plusieurs sports (athlétisme, football et aviation) — c'est le bon équipement sportif, matériel et humain, de la commune, très au-dessus de la moyenne bretonne et française de l'entre-deux-guerres.

Louis, dit Louison pour ne pas confondre avec le père, naît à Saint-Méen-le-Grand le 12 mars 1925 ; la famille s'agrandit d'une fille, Madeleine, le 5 décembre 1926, et elle dépasse la moyenne française, mais pas bretonne, de l'entre-deux-guerres, avec un deuxième fils, Jean, né le 22 février 1930 et qui devait devenir coureur cycliste, lui aussi, puis journaliste sportif.

On peut raconter en **cinq étapes** la carrière de Louison Bobet :

<p>« Des débuts prometteurs » dans la vie Les débuts pour Bobet du « métier de forçat » (1947-1952) Trois Tours de France consécutifs (1953, 1954 et 1955) La fin de la carrière de cycliste professionnel (1956-1961) La retraite et la reconversion</p>

« Des débuts prometteurs » (Louison Bobet lui-même !) dans la vie 1

La légende (?) familiale dit que Louison roule pour la première fois en vélo à l'âge de deux ans, dans la rue de la boulangerie familiale, mais la photo complaisamment publiée dans *L'Ouest-Éclair* le représente à l'arrêt, le vélo maintenu par des stabilisateurs ! Louis *senior* modernise sa boulangerie avec un pétrin électrique et Louison aide ses parents avant ou après l'école, livrant le pain à bicyclette à partir de ses dix ans et rangeant les sacs de farine à partir de quatorze ans. Cependant le sport est d'abord pour lui le football et le tennis de table, dans un club de ping-pong que son père, très en avance sur son temps, avait fondé en 1933. Il décroche son certificat d'études primaires à treize ans et est récompensé par un vélo de course Stella, fabriqué à Nantes et avec lequel il dispute immédiatement sa première course, le Premier Pas Dunlop, qui en est à sa quinzième édition. Il fait quelques autres courses cyclistes régionales, s'intéresse, en tant que lecteur, auditeur et supporter, au Tour de France, mais il préfère dans les années 30 toujours pratiquer le ping-pong, sport dans lequel il brille au niveau national.

La guerre et l'occupation allemande vont ouvrir à Louison Bobet une « fenêtre » chronologique : né en 1925, il est trop jeune pour être soldat ou requis au titre du S.T.O., le Service du Travail obligatoire ; adolescent musclé il va pouvoir participer à des courses cyclistes ne réclamant pas de licence sportive et s'entraîner alors que d'autres, plus âgés, sont prisonniers ou enrôlés dans les Chantiers de Jeunesse. « Mon premier manager : mon père », écrira-t-il au tout début des années cinquante ² : aidé par son père, Louison Bobet participe à plusieurs courses. L'une d'elle, en 1943, lui fait croiser « un grand escogriffe au visage en lame de couteau : Raphaël Géminiani ! » ³, futur équipier, du même âge que lui (à trois mois près), qui gagne ce jour-là. Péchés de jeunesse, Bobet se fait souvent battre au sprint, mais il gagne à Lamballe (Côtes-du-Nord, Côtes-d'Armor depuis 1990) et à Romillé (Ille-et-Vilaine).

Le père de Louison est résistant, Louison l'aide un peu ⁴ puis est en 1944 conscrit dans un régiment d'infanterie breton ; il combat de décembre 1944 jusqu'à la capitulation de mai 1945 contre la poche allemande de Lorient depuis un bourg du Morbihan, où il rencontre sa future épouse, Christiane Tardiff (1922-2016), dont les parents tiennent l'épicerie : toujours le petit commerce breton ! Son service militaire terminé, Bobet reprend le tennis de table et participe au championnat de France ; ce n'est qu'au printemps 1946 qu'il se remet au cyclisme, avec d'abord beaucoup de

¹ L.Bobet, *Mes vélos et moi*, Éditions du Lys, 1951, 211 p., titre du premier chapitre.

² Louison Bobet, *Mes vélos et moi*, Éditions du Lys, 1951, 211 p., p. 33.

³ Louison Bobet, *Ibid.*, p. 41.

⁴ Louison Bobet, *Ibid.*, p. 46-47.

déboires (crevaisons multiples, etc.) ; le déclic salvateur semble être la rencontre avec le soigneur du Stade Rennais, Raymond Le Bert, masseur-kinésithérapeute de formation (né en 1909), qui le prend en mains. Louison Bobet devient champion de France amateur le 11 août 1946 et il se classe honorablement au Tour de l'Ouest quelques jours après. Le 24 septembre il se marie avec Christiane Tardiff à Saint-Méen, il ouvre avec elle une épicerie (décidément...) à Rennes, mais à la fin de 1946 il devient coureur professionnel, dans l'équipe Stella, de Nantes comme l'usine.

Les débuts pour Bobet du « métier de forçat » 1 (1947-1952) : heurs et malheurs...

En 1947, Bobet abandonne dans le Paris-Roubaix mais gagne dans les Boucles de la Seine, après une échappée d'anthologie, performance qui lui vaut d'être sélectionné parmi les dix coureurs de l'équipe de France qui sera engagée dans le Tour de France renaissant (les équipes sont nationales, en effet, pendant les années 50). Le Tour renaît, chargé de l'immense espoir de l'après-guerre, en 1947. Le 13 juillet c'est le départ de Paris du 37e Tour de France et le public populaire renoue avec l'habitude d'assister de près au passage de la Grande Boucle, la radio retransmet les étapes, les journaux dissertent, mais Bobet, qui vient d'abandonner dans le championnat de France, n'a que 22 ans et il n'est que le coéquipier de René Vietto, le champion d'avant-guerre (1914-1988) : « domestique du Tour, quel travail ! », écrira Bobet quatre ans plus tard **2**. Pour lui ce premier Tour est « un dur apprentissage » **3**, car une grave chute dans les Gorges du Guil, dans le Queyras, le contraint à l'abandon. Toutefois, deux succès et une place honorable remportés après une courte convalescence le rendent sûr de sa vocation de cycliste professionnel et le couple Bobet vend l'épicerie rennaise fin 1947. Mais les premiers résultats de 1948 sont médiocres...

C'est le Tour de France 1948 qui va révéler définitivement Louison Bobet, il endosse le maillot jaune dès la troisième étape, mais le perd pour le retrouver ; podiums intermittents dans la douleur : furoncles, attaques incessantes des rivaux étrangers, manque de soutien de la part des coéquipiers... Bobet finit 4e mais il a gagné le cœur des Français, prenant la place de Jean Robic (1921-1980), un autre Breton : il est le champion qui s'entraîne avec rigueur, qui est poursuivi par la malchance et l'impéritie de la direction d'équipe, qui souffre mais surmonte la douleur, comme beaucoup de Français de ces temps de pénurie. Bobet est battu par un Italien, Gino Bartali (1914-2000), finalement sympathique aux yeux du public français car il avoue son admiration pour Bobet et sa certitude qu'il deviendra un grand champion ! En attendant Bobet a gagné 435 280 F, l'équivalent de 15 234 €, ce qui lui permet d'acheter sa première voiture, une Simca 8 (330 000 F), et à l'automne il participe honorablement à de grandes courses. Sa fille Maryse naît le 2 décembre 1948.

L'année 1949 est difficile : abandon dans le Critérium du Dauphiné libéré et la Grande Boucle. Mais il gagne le Tour de l'Ouest et le Critérium des As, pour ce dernier devant Fausto Coppi (1919-1960), dont il devient l'ami et va suivre les méthodes d'entraînement. Louison Bobet confie, on l'a vu, son corps de sportif à un

¹ « Je ne suis pas fait pour ce métier de forçat » écrit Louison Bobet dans *Mes vélos et moi*, *op. cit.*, p. 143.

² Louison Bobet, *Mes vélos et moi*, *op. cit.*, p. 76.

³ L.Bobet, *Champion cycliste*, Hachette, Bibliothèque verte, 1959, 190 p., titre du chap. VIII.

kinésithérapeute, Raymond Le Bert, et s'entraîne avec rigueur. Il s'applique désormais à suivre des règles diététiques, imitant en cela l'Italien Fausto Coppi.

Hauts et bas en 1950 : Grand Prix de *L'Écho d'Alger*, Champion de France, Critérium des As, mais des places d'honneur et deux abandons, dans les Boucles de la Seine et dans le Tour de Suisse. Au Tour de France, il signe à nouveau des étapes d'anthologie qui procurent un « supplément d'âme » au public, et il finit troisième.

L'année 1951 débute par... la naissance de son deuxième enfant, Philippe, le 5 janvier. Bobet remporte sa première grande classique, le Milan-San Remo, et il gagne le Critérium national. Deuxième de Paris-Roubaix, il est quatrième de la Flèche wallonne, septième de Liège-Bastogne-Liège et aussi du Tour d'Italie, qu'il court pour la première fois. À nouveau champion de France, Bobet devient très populaire dans une France où les coureurs des Tours des années 50 sont fréquemment issus de milieux populaires : Bobet avait été boulanger puis épicier, Jacques Anquetil (1934-1987) ajusteur, comme Bernard Hinault (né en 1954) plus tard, Roger Walkowiak (1927-2017) tourneur. Le vélo permet l'aisance matérielle : Bobet conduit et/ou possède un cabriolet Vedette en 1951 et il aura toujours du goût pour les voitures ce qui lui jouera, on le verra, plus d'un tour dramatique. La France devient la nation de Louison Bobet, un Breton d'une modernité qui s'esquisse dans le pays et dans la province, un champion qui n'a jamais l'air sûr de sa pleine forme, mais qui est capable de surmonter les aléas et que *L'Équipe* présente comme le favori du Tour de France 1951. Il y est pourtant dominé par le « pédaleur de charme », le Suisse Hugo Koblet (1925-1964), son exact contemporain (à 9 jours près...), fils de boulanger lui aussi ! Toutefois Bobet gagne le Tour de Lombardie.

La saison 1952 est en demi-teinte : victoires en début d'année (Paris-Nice surtout), ennuis mécaniques qui privent de la victoire (au Tour des Flandres par exemple), bonnes places comme à Paris-Roubaix, abandon au Critérium du Dauphiné, angine qui le pousse à renoncer au Tour de France. Mais à l'automne, Bobet se venge sur le sort en remportant le Grand Prix des Nations.

Pour la première fois dans l'histoire du cyclisme, un coureur gagne trois Tours de France consécutifs (1953, 1954 et 1955)

Toujours membre de la formation régionale Stella jusqu'en 1954 (après il sera dans l'équipe Mercier), Louison Bobet remporte le Tour de France successivement en 1953, 1954 et 1955. Le Tour de France ? Les équipes sont nationales pendant les années 50 et l'équipe de France s'illustre ; quatre Français gagnent le Tour : Robic en 1947, Bobet trois fois de suite (1953, 1954 et 1955, il est le premier coureur français à le faire), Roger Walkowiak (1956, il est le *Je me souviens* numéro 127 de Georges Perec), Jacques Anquetil (1957, il sera encore vainqueur en 1961, 1962, 1963 et 1964). Les sports connaissent en France une professionnalisation définitive, une voie ouverte par le football en 1932, ils entrent dans l'ère de la médiatisation et de la sponsorisation. Le sport cycliste devient un véritable métier, les sports ont une presse à eux ; à certains titres d'avant-guerre s'ajoute en 1946 *L'Équipe*, fondé par Jacques Goddet (1905-2000), fils de Victor Goddet, fondateur du journal *L'Auto*. Jacques Goddet est également directeur du Tour de France (le directeur adjoint étant Félix Lévitan, 1911-2006). La radio joue un rôle très important en matière de sport, mais la télévision n'occupe encore qu'une place minime.

Troisième ou quatrième dans cinq courses du début de la saison 1953, Louison Bobet souffre considérablement dans le Tour d'Italie et abandonne lors de la dernière étape. Au Championnat de France, son frère cadet Jean, deux fois champion universitaire sur route (1949 et 1950), 4e du Grand Prix des Nations 1952, l'a rejoint et s'échappe avec lui. Au Tour de France du Cinquantenaire, en 1953, Bobet souffre à nouveau lors des premières étapes, mais profite de l'abandon de Robic. Des tensions au sein de l'équipe de France apaisées par le directeur, Marcel Bidot (1902-1995), Louison Bobet remporte l'étape Vars-Briançon grâce à une fantastique échappée solitaire dans la Casse déserte du Col d'Izoard. Ainsi revêtu du maillot jaune, Bobet assure sa victoire finale grâce à un contre-la-montre à deux jours de l'arrivée : il est le premier vainqueur français depuis Roger Lapébie (1911-1996) en 1937. Cette victoire non seulement augmente sa popularité mais elle lui apporte une grande sérénité : « je sentais qu'une nouvelle vie allait commencer pour moi ».

Cette confiance en soi lui permet de surmonter les résultats du début de saison 1954, moins bons qu'en 1953, et de s'économiser raisonnablement dans le Dauphiné libéré. En outre Bobet réussit à surmonter les conséquences mentales d'un accident automobile survenu au premier Rallye du Limousin, les 6 et 7 juin 1954, au volant de la *Guépard* n° 2 construite par André David, co-pilote à cette occasion ¹. Le Tour de

¹ André David, « Au nom du (grand) père », *Rétrovisseur*, avril 2020, p. 14.

France 1954 présente quatre caractéristiques quant à la carrière de Bobet : la rivalité avec une très bonne équipe suisse, le bon travail d'équipe des Français, au profit de Louison Bobet, qui une nouvelle fois domine dans l'étape qui passe à l'Izoard et gagne son deuxième Tour avec plus de quinze minutes d'avance sur le second, le suisse Ferdi Kübler (1919-2016). Trois semaines plus tard, Bobet triomphe au Championnat du Monde, à Solingen, en Allemagne. À l'automne 1954, Bobet quitte Stella pour Mercier, société avec laquelle il crée sa propre marque, s'attaque en vain au record de l'heure à Milan et fait en course la connaissance d'un champion cycliste prometteur, professionnel depuis l'année précédente, Jacques Anquetil, plus jeune de neuf ans que Bobet.

Au contraire de la précédente, la saison 1955 commence bien pour Bobet : il assure la victoire de son frère Jean dans Paris-Nice et sa place de troisième dans Milan-San Remo, gagne le Tour des Flandres, le Tour du Luxembourg et le Dauphiné libéré, fait troisième dans Paris-Roubaix, deuxième dans le championnat de France, derrière André Darrigade, plus jeune de quatre ans et futur « lévrier des Landes ». Dans la Grande Boucle, Bobet est constamment handicapé par une douloureuse blessure à la selle ¹, se heurte aux qualités sportives du Luxembourgeois Charly Gaul (1932-2005), lui aussi plus jeune, remporte une belle victoire au Mont Ventoux et gagne son troisième Tour de France. Louison Bobet a donc fait le grand triplé des années 50 en gagnant le Tour de France en 1953, 1954 et 1955. Le Belge Philippe Thys (1889-1971) avait déjà gagné trois Tours, mais de part et d'autre de la Première Guerre mondiale : les guerres d'Indochine et d'Algérie n'empêchent pas le Tour de France et les victoires de Bobet sont consécutives... Thys d'ailleurs est présent au Parc des Princes et fait un tour d'honneur avec Bobet. La fin de l'année civile 1955, c'est l'hôpital, l'opération de la selle et la convalescence, que Bobet occupe en passant... son brevet de pilote d'avion. C'est aussi la publication par Louison Bobet et Raymond Le Bert, du petit volume *En selle 2*, composé entièrement de conseils de santé physique, d'équilibre moral, d'alimentation et d'entraînement cycliste. Il y a un chapitre sur le « doping », on dira plus tard dopage, une pratique que Bobet déclarera toujours éviter.

Jean Bobet continuera pendant des décennies à affirmer *urbi et orbi* que son frère aîné n'a jamais eu comme « topette » qu'un mélange de café très amer et d'extrait de « kola », ce que le docteur Jean-Pierre (de) Mondenard, réfute dans un livre très documenté paru en 2011 (3). Le premier argument est double : l'ami Fausto Coppi affirmait que tous les coureurs cyclistes prenait de la « dynamite », c'est-à-dire des

¹ Bien mystérieuse (ambigüe si l'on veut...) pour le gamin de sept ans que j'étais (suivi du Tour à la radio...) !

² Points & Contrepoints, 1955, 120 p.

³ Jean-Pierre (de) Mondenard, *Tour de France. 33 vainqueurs face au dopage. Historique de l'évolution du dopage dans le cyclisme...*, Hugo & Cie, 2011, 307 p.

amphétamines, et qu'un autre ami de Louison Bobet, Raphaël Géminiani, doutait ouvertement, en 1960, de pouvoir faire du 40 kilomètres à l'heure « à l'eau minérale ». Notre spécialiste de la médecine du sport aligne ensuite quatre témoignages « en faveur » du dopage de Bobet, ceux de Maurice Archambaud (1906-1955), directeur technique de l'équipe de France du Tour en 1948, de Raymond Le Bert lui-même expliquant le contenu de son « petit bidon » (cocaïne et quinquina...), d'un article de *Miroir des Sports* du 11 novembre 1957 (ozone...), voire de Louison Bobet lui-même, avec un semi-aveu lors d'une interview parue dans *Miroir du Cyclisme* d'octobre 1967 (n° 92, page 14) : « Nous n'étions pas des oies blanches... ». Les furoncles (anthrax) à répétition de Louison Bobet semblent en définitive s'expliquer par le « chargement de la mule », par le « salage de la soupe »...

Le chapitre d'*En Selle* cité dans l'avant-dernier paragraphe vise implicitement un scandale de dopage qui vient de se produire. La première dénonciation du dopage se produit en effet lors du Tour de France 1955, c'est l'affaire Malléjac. Jean Malléjac (1929-2000), deuxième du Tour 1953 derrière Bobet, est, pendant l'édition de 1955, victime en faisant l'ascension du Ventoux d'un malaise dû à un abus d'amphétamines, ce qui le force à abandonner. Cet « incident » entraîne l'exclusion de son soigneur, qui est aussi celui du champion luxembourgeois Charly Gaul (1932-2005). C'est le premier cas d'exclusion pour dopage sur le Tour de France, mais Malléjac continuera sa carrière jusqu'en 1958...

La fin de la carrière de cycliste professionnel (1956-1961)

Sur les conseils de son médecin et de Le Bert, Louison Bobet commence doucement la saison 1956 et c'est Jean qui gagne Gênes-Nice, mais Louison signe un authentique exploit, sportif et médical, en remportant pour la première fois de sa carrière et avec panache Paris-Roubaix. La suite est inégale, grippe et abandon dans le Tour d'Espagne, 2^e dans les Boucles de la Seine, 3^e au championnat de France, et Louison Bobet, s'estimant en méforme, déclare forfait pour la Grande Boucle 1956 (1) : il ne gagnera pas quatre Tours de France, c'est Anquetil qui le fera, et il en gagnera même cinq, le premier en 1957 d'ailleurs.

Cette année 1957, Bobet ressent à nouveau des douleurs à la selle, elles s'apaisent et il a l'envie de remporter le doublé Grande Boucle-Giro mais il se heurte à l'ambition d'Anquetil : ni l'un ni l'autre ne veulent courir dans la même équipe, de France, ils le déclarent en début de saison ! Bobet se bat comme un lion dans le Tour d'Italie, contre Charly Gaul et Gastone Nencini (1930-1980), qui devance Bobet de... 19 secondes seulement, et dans des circonstances de course très discutables et discutées. Bobet décide alors de ne pas courir le Tour de France. Quelques places d'honneur et le départ de Le Bert marquent la fin de 1957.

Deux soigneurs pour 1958, Armand Poupard et Jean-Paul Séréni, Bobet 4^e seulement au Tour d'Italie, la même place aux Boucles de la Seine, 6^e au championnat de France, la blessure qui se rouvre constamment, 7^e au Tour de France, gagné par Gaul 2, 2^e aux championnats du monde. L'année 1959 est marquée par le curieux et fragile « accord des quatre grands », non pas diplomatique mais cycliste car liant Géminiani (dont le soigneur est maintenant... Le Bert), Roger Rivière (1936-1976), Anquetil et Bobet. Louison Bobet remporte courageusement Bordeaux-Paris, mais c'est la dernière grande victoire de sa carrière et il abandonne dans le Tour de France, qui est son dernier, peu après avoir franchi le col de l'Iseran 3. Comme écrira 45 ans plus tard son frère Jean : « [...] il sait qu'il est devenu incapable. Il ne prend plus les roues, il ne saute plus dans les roues. C'est fini, il ne gagnera plus. Il est fini, à même pas trente-cinq ans. » Il est très affecté par la mort, du paludisme, de son ami Fausto Coppi, le 2 janvier 1960, ne brille plus que dans quelques étapes d'une course ou l'autre, quitte Mercier (associé au pétrolier BP depuis 1956) pour la formation italienne Ignis, mais il est 2^e du Bordeaux-Paris 1961.

¹ Qu'il me soit permis de dire que grosse fut la déception de mes copains et de moi-même...

² et qui voit apparaître Federico Bahamontes, né en 1928.

³ Autre note personnelle : chaque fois (50 ? 70 ?) que je suis passé à l'endroit de l'abandon, j'ai eu une pensée triste et reconnaissante pour Louison Bobet.

Il ne le sait pas, ne le veut pas, mais sa carrière de « champion exemplaire » est terminée. Louison Bobet a joui d'une immense popularité au cours de cette carrière : courage du coureur souvent « à la peine », accidenté plusieurs fois, parfois malade, blessé, opéré, volontaire et plein de panache. L'image et la leçon qu'il donne, grâce à l'ignorance, sur le moment, de son dopage : ne jamais vivre sur son acquis et triompher, en stoïcien des Trente Glorieuses, des épreuves envoyées par les dieux du sport. Meticuleux sans être besogneux, Bobet, incarnation de la génération issue de la guerre mondiale, est plein de conscience professionnelle. Mais, très en avance sur son époque, il contrôle, avec beaucoup de courtoisie, sa communication et son image, ce que montrent bien les photos et sa coiffure soignée. Accessoirement, le couple Bobet est modèle, tout au moins pendant la période de cycliste professionnel, mais il n'a que deux enfants seulement, ce qui est inférieur à la moyenne des familles de l'époque. Roland Barthes consacre dans *Mythologies* un long passage ¹, oserais-je le dire très décevant et assez creux, au « Tour de France comme épopée ». Émergent de justes et belles formules à propos de Louison Bobet, jamais citées en entier, en dehors de l'expression de « héros prométhéen », qui, sortie du contexte, perd beaucoup de sa signification :

« Bobet incarne le Juste, l'Humain, Bobet nie les dieux, Bobet illustre une morale de l'homme seul. Gaul est un archange, Bobet est prométhéen, c'est un Sisyphe qui réussirait à faire basculer la pierre sur ces mêmes dieux qui l'ont condamné à n'être magnifiquement qu'un homme. [...] Bobet est un héros prométhéen : il a un magnifique tempérament de lutteur, un sens aigu de l'organisation, c'est un calculateur, il vise réalistement à *gagner*. »

¹ Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, 270 p., pp. 115 et 119.

Retraite et reconversion

Le 15 décembre 1961, Louison Bobet est victime d'un très grave accident de la route dans une Peugeot 404 conduite par son frère Jean, près de Montry (Seine-et-Marne) : fractures du fémur et de la cheville, opération, soutien massif par le public qui envoie 150 000 cartes postales en trois jours au siège de Radio-Luxembourg, rééducation, notamment à l'Institut de thalasso-thérapie de Roscoff (Finistère). Après avoir tenté de reprendre l'entraînement au top niveau, Bobet se résout à mettre un terme à sa carrière, le 20 août 1962. Après avoir été approché pour participer à la création de la station de sports d'hiver d'Avoriaz, près de Morzine (Haute-Savoie), il choisit de créer un centre de thalasso-thérapie à Quiberon, en vendant les forêts jurassiennes, dans lesquelles il avait investi (c'était dans l'air du temps), et en faisant des emprunts bancaires ¹. Les travaux commencent fin 1962 et le centre ouvre en mai 1964, inauguré par deux ministres, celui de la Santé (Raymond Marcellin) et le secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports, Maurice Herzog, le vainqueur de l'Annapurna ². Bobet est directeur à Quiberon mais de surcroît actionnaire de six autres centres de soins et cures.

Les affaires marchent, une claire sélection sociale s'opère à Quiberon et Bobet, retrouvant une tendance manifestée dès les années 50, s'oriente vers une certaine *peopolisation* : entrée à l'UDR, le parti politique gaulliste, et au conseil municipal de Quiberon, achat d'un avion, avec lequel il traverse l'Atlantique, en compagnie de son fils Philippe, pilote professionnel, remariage ³ le 27 juillet 1967, avec Marie-Josette Laroche, actionnariat dans l'hôtellerie... Évincé, dans des circonstances peu claires, de celui de Quiberon, Bobet ouvre un nouveau centre de thalasso-thérapie, à Biarritz, en 1979. Avec l'homme d'affaires *self-made man*, périgourdin et haut en couleurs, fondateur d'Europe n° 1, Sylvain Floirat (1899-1993), il crée un autre centre de thalasso-thérapie, dans l'hôtel Byblos de Saint-Tropez, propriété de Floirat.

Marie-Josette et Louison Bobet divorcent ; Marie-Josette récupère la direction du centre de thalasso-thérapie de Quiberon — possédé par le groupe Accor, toujours propriétaire en 2020 — et, sous le nom de Marie-José Bobet, elle déposera en 1989, plusieurs années après la mort de Louison Bobet, la marque MJB (Marie-José Bobet). Elle publiera en 1997, sous le nom, cette fois-ci, de Marie-José Bobet-Quiberon (!) un

¹ Ce qui concerne la thalasso-thérapie est narré, de façon hagiographiquement fraternelle, dans un petit livre de Jean Bobet, qui a travaillé à Quiberon : *Il était une fois... la thalasso-thérapie*, Biarritz, Atlantica, 1999, 159 p.

² Cf. D.Lejeune, « Les vainqueurs de l'Annapurna », *L'Histoire*, n° 105 (nov. 1987), pp. 18-26.

³ Bobet avait divorcé de sa première femme l'année précédente.

livre de conseils, la « méthode Quiberon » ¹, quand même dédié dans l'introduction à Louison Bobet et placé sous le patronage de quelques *peoples*.

Revenons à Bobet qui épouse (21 avril 1982) en troisièmes noces la belle-fille et filleule de Sylvain Floirat, Françoise Jaquillard. Avec Floirat Bobet entreprend la construction d'un nouveau centre de thalasso-thérapie, près de Marbella en Espagne. Très affaibli par une affection rénale puis un kyste au cerveau, Louison Bobet meurt le 13 mars 1983 à 58 ans, à Biarritz, d'un cancer, il est enterré à Saint-Méen-le-Grand. Son père mourra quelques mois plus tard, le 9 novembre 1983.

Coureur complet archétypique, champion de la persévérance, monstre sacré impulsif voire hypernerveux et souffrant, perclus de furoncles, grippé, saignant que Louison Bobet ! Champion populaire auprès du public, mais goûtant l'aisance matérielle, comme un Jacques Anquetil beaucoup moins fragile, au moins en apparence, et le beau langage, il n'a jamais été populaire dans le peloton, qui lui reprochait son goût de la gloire, des voitures américaines, des avions et des « gens bien », des *peoples* dirions-nous. Tout cela est typique des premières Trente Glorieuses ². Quand il se reconvertit, et pas dans le bon vieux bar-tabac, et qu'il se *peopolise* franchement, on est en 1962, année charnière s'il en est ³ à l'intérieur comme à l'extérieur de l'hexagone. Au fond, Louison Bobet a été le premier « champion bling-bling », comme on ne disait pas encore quand il prit sa retraite de cycliste.

¹ Marie-José Bobet-Quiberon, *À la conquête du bien-être. La méthode Quiberon. Avec la collaboration de Jackie Séguin*, Michel Lafon, 1997, 300 p.

² Cf. D.Lejeune, *La France des Trente Glorieuses, 1945-1974*, Armand Colin, 2015, collection « Cursus », 192 p. et *Années 50. France Janus, en Noir & Blanc ou en Couleurs ?*, 1 140 pages, mis en ligne le 13 avril 2017 sur HAL-SHS (CNRS) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01504693>. Plusieurs rééditions, même référence.

³ Cf. Bertrand Le Gendre, *1962, l'année prodigieuse*, Denoël, 2012, 297 p.

Bibliographie :

- presse, sportive et nationale
- Louison Bobet, *Mes vélos et moi*, Éditions du Lys, 1951, 211 p.
- Louison Bobet, *Champion cycliste*, Hachette, Bibliothèque verte, 1959, 190 p.
- Louison Bobet & Raymond Le Bert, *En selle*, Points & Contrepoints, 1955, 120 p.
- Jean Bobet, *Louison Bobet. Une vélobiographie*, Gallimard, 1958, réédition, La Table ronde, 2003, 223 p., réédition, 2016, 229 p.
- Jean Bobet, *Demain, on roule...*, La Table ronde, 2004, 239 p.
- Jean Bobet, *Le vélo à l'heure allemande*, La Table ronde, 2007, 223 p.
- R.Ichah, *Louison Bobet*, Éditions PAC, 1981, 173 p.
- Jean-Pierre (de) Mondenard, *Tour de France. 33 vainqueurs face au dopage. Historique de l'évolution du dopage dans le cyclisme...*, Hugo & Cie, 2011, 307 p.
- Jean-Paul Ollivier, *La Légende de Louison Bobet*, Flammarion, 1984, 275 p., réédition, Les Éditions de l'Aurore, 1992, 280 p., réédition, Glénat, 1998, 280 p.
- Jean-Paul Ollivier, *Louison Bobet*, Palantines, 2009, 255 p. Texte avec une iconographie abondante
- Jean-Paul Ollivier, *Darrigade, le lévrier des Landes*, Sud-Ouest, 1989, 223 p.
- Jean-Paul Ollivier, *André Darrigade. La Véridique histoire*, Glénat, 1996, 253 p.
- Marie-José Bobet-Quiberon, *À la conquête du bien-être. La méthode Quiberon. Avec la collaboration de Jackie Séguin*, Michel Lafon, 1997, 300 p.